

LA CITÉ DE MON PÈRE

Mehdi Charef





Tous les termes arabes signalés en italique
sont expliqués dans un glossaire
en fin d'ouvrage.

*À Latifa,
Morjane,
Nessim*

Maintenant, j'ai les cheveux longs. Je porte des bottes avec un talon de sept centimètres et un blouson déchiré. Je n'oublie jamais mon paquet de Gitanes filtre et mon faux Zippo.

Je frime.

C'est samedi, le premier week-end que nous passons dans notre nouvel appartement de quatre pièces, en HLM. Je ne bosse pas, mon père non plus.

J'allais tout juste quitter ma chambre quand il m'appelle.

La semaine, je travaille dans une fabrique de machines-outils pour le sillage du bois. Je suis ouvrier diplômé : il n'est pas donné à n'importe qui de fabriquer, d'affûter des

outils avec une précision au centième de millimètre. Après mes études de métallurgie, j'ai appris mon métier aux côtés d'ouvriers-compagnons bourrus, silencieux, vieille France, travaillant parfois toute une journée de dix heures sans se parler. Le boulot avant tout.

Je suis entré dans cette petite fabrique à l'âge de dix-sept ans. Guettant les nouveaux diplômés dans ma spécialité par l'intermédiaire de mon professeur d'atelier, un patron d'usine est venu me chercher à la fin de mes études pour me proposer de m'embaucher. Je n'ai jamais couru après le travail, c'est arrivé facilement.

Travailler, c'est dans notre tradition, la seule chose que notre père nous ait transmise, à mes sœurs, mes frères et moi. L'usine ou le bâtiment, les travaux publics... Aider le père à subvenir aux besoins de la famille.

J'ai embauché à dix-sept ans pour apporter une paie à la maison et l'ajouter à celle de mon père et aux allocations familiales. C'est comme ça dans les familles nombreuses. Mon père, silencieux, est fier de moi et je le

suis aussi. J'ai tenu ma promesse. C'est la seule estime que j'ai de moi-même.

– *Abmed ouildi!* répète mon père depuis le salon.

Je le rejoins, le suis, et nous sortons sur le palier de notre troisième étage. Un grand palier sobre et beau. Mon père appelle l'ascenseur. Je leur ai appris à le prendre, à ma mère et à lui. On descend. Dans le hall d'entrée, agréable parce que large et lumineux, avec un carrelage en mosaïque, mon père s'arrête face aux boîtes aux lettres. Il y en a trente-deux. Il les fixe.

J'avais onze ans quand je lui ai appris à écrire son nom en français. Je ne supportais plus de signer moi-même mes bulletins scolaires. Les autres élèves de l'école revenaient avec la signature de leurs parents, moi pas – pourtant, j'avais moi aussi un père et je voulais qu'il existe. Je voulais que des fois, il tienne un stylo dans sa main à la place de ce putain de marteau-piqueur qui pèse trente kilos et qu'il enfonce toute la journée au plus profond de la terre, sur les chantiers.

Mon père reconnaît les lettres de l'alphabet français qui composent son nom. Ému, il fait un pas vers les boîtes, tend le doigt vers l'étiquette blanche où est écrit « Charef ». Je ne dis rien. Je le regarde, l'observe. C'est son nom, qui est aussi devenu le mien : Charef. À quoi pense-t-il ?

Beaucoup d'hommes rêvent de voir leur nom briller en rouge, en larges lettres, encadré de néons multicolores, scintillant, clignotant, en haut d'une affiche, sur un fronton. Mon père, son nom n'est pas plus haut que ses yeux et, déjà, il n'en revient pas.

Il a réussi, mon papa. L'exil qu'il nous a fait subir, les bidonvilles, la sordide cité de transit, il sait que tout ça, on en a souffert. Il s'en sent responsable. C'est sa honte : toutes ces années d'humiliation, de culpabilité l'ont rendu silencieux. Toutes ces années, il n'a jamais eu de quoi être fier, content, et dans ce cas, on ferme sa gueule. Maintenant, il respire, et nous aussi. Son nom est visible, lui le devient pour lui-même, ça lui convient, lui suffit. Il y est arrivé, mon père : sa mission est terminée.

Désormais, fier, il l'est. Il a courbé l'échine pour sa femme et ses enfants, il a été crouillat, bicot et bougnoule avant d'être reconnu travailleur immigré. Pendant de longues années, il a subi les épreuves qu'ont connues tous les pères de chez nous. En attendant qu'on vérifie si ces hommes-là qui, de bidonvilles en cités de transit, payaient un loyer égal à celui d'un appartement HLM, étaient capables de payer une redevance, un loyer mensuel, s'ils étaient solvables... Par lui, de lui, on nous a dit «bons pour vivre en société».

Il a l'air à l'aise. Il nous porte. Pour lui, notre avenir, c'était la banlieue car il y avait là une école, un logement et un travail. Il a voulu être parmi les premiers pères à vivre l'aventure de l'exil. C'est un volontaire. Il avait son idée de la société, de l'évolution, lui, l'analphabète, l'ancien berger. Il ne savait pas le dire, il n'avait pas les mots, il nous a laissé le soin de le comprendre par nous-mêmes.

Parfois, ses silences me déroutent, me gênent. Je n'ai pas besoin de lui poser des

questions pour savoir ce qu'il attend de nous parce que, quand il pense, ses yeux fixent le lointain sans sourciller, il ne bronche pas, la cigarette entre ses doigts jaunis, le verre de café dans l'autre main, il regarde loin et son regard perçant franchit allègrement tous les obstacles qui pourraient se trouver entre le présent et notre demain à nous, ses enfants. Il nous voit beaux.

C'est un homme taiseux, besogneux, soumis. Il nous a scolarisés non pas parce qu'en France, l'école est obligatoire, mais parce qu'une fois instruits, nous aurions en main les outils pour bâtir un socle aux anciens et, dans nos cahiers, nos têtes, nos bouches, tous les mots qui les étranglaient, qu'ils s'interdisaient. À nous de les dire, de les crier, de les écrire...

Quand j'observe ses yeux arrêtés comme le regard fixe d'une statue, je me dis que c'est dorénavant à moi de jouer, d'être, et que je n'ai pas le droit de faillir. Peut-être que le plus dur, c'est lui qui l'a fait : bondir d'un rivage à l'autre de la mer, franchir l'océan de l'exil.